

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
; ; six mois - 14 ; ;
; ; un an 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER, et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 9 Novembre 1867

BULLETIN.

« Les nouvelles d'Italie sont satisfaisantes. C'est le *Moniteur* qui le dit et nous serions heureux d'en croire la feuille officielle si certains renseignements venus par d'autres voies ne la contredisaient pas. Si nous en croyons certaines dépêches reçues en Belgique, la péninsule serait en pleine révolution. On se battrait depuis lundi soir à Turin, à Florence, à Gènes. Les nouvelles de Naples font défaut depuis plusieurs jours; mais la république aurait, dit-on, été proclamée dans cette ville.

Il faut naturellement attendre la confirmation de ces dépêches; mais il est certain — le *Moniteur* lui-même le reconnaît — que Milan et Pavie ont été le théâtre de scènes très-graves. On trouvera des détails plus loin.

Les journaux de Paris ont publié hier une dépêche assez insignifiante datée de Florence le 7 au soir. Depuis lors, le télégraphe est muet.

L'Empereur d'Autriche est arrivé à Vienne dans l'après-midi du 7 novembre. En réponse à une allocution du maire, Sa Majesté a prononcé un discours où il est dit :

« Les sympathies que j'ai rencontrées partout en France reposent principalement sur la conviction que l'Autriche, raffermie par son union à l'intérieur, recouvrera la position qui lui est due, et que c'est en conséquence à la consolidation de l'Autriche que nous devons tendre pendant la paix. Ces considérations ne peuvent que fortifier ma résolution d'avancer courageusement dans les voies où je suis entré. Je compte pour cela sur l'appui patriotique de tous les Autrichiens. »

La réponse de l'Empereur a été accueillie avec enthousiasme à Vienne; elle excitera en France une émotion sympathique.

Nous avons parlé d'après l'*Indépendance* d'une circulaire de M. de Beust touchant les questions à l'ordre du jour. Le journal

belge en affirme l'authenticité; et plusieurs autres feuilles ordinairement bien renseignées sont d'accord avec lui. On sait que cette circulaire formule les quatre points suivants : 1^o l'Autriche est disposée à prendre part à une conférence sur les affaires de Rome; 2^o l'accord de la France et de l'Autriche, sur la question d'Orient est établi; 3^o la démarche commune de la France et de la Russie relativement à l'île de Candie est le résultat d'anciens engagements; 4^o la France et l'Autriche s'abstiendront de toute immixtion dans l'organisation intérieure de l'Allemagne du Nord. C'est, comme on voit, tout un programme politique.

Les nouvelles de Candie sont traditionnellement contradictoires; nous n'en parlons pas. Mentionnons pourtant un bruit d'après lequel la Turquie aurait acheté 50,000 fusils se chargeant par la culasse. On fortifierait Erzeroum et Kars (en Arménie) et des pièces de canon seraient transportées dans l'Asie mineure. Un journal demandait hier si « le malade » commençait son déménagement.

J. REBOUX.

Affaires d'Italie.

Les feuilles italiennes abondent aujourd'hui en détails sur les événements dont le *Moniteur* et la télégraphie ne nous avaient donné que le résumé; elles élucident, en outre, certains points qui jusqu'à cette heure étaient demeurés controversés. C'est ainsi que, d'après le *Journal de Rome* lui-même, on ne peut plus révoquer en doute la participation de détachements français au combat de Mentana, notamment du 1^{er} régiment de ligne et d'un bataillon de chasseurs qui se trouvant à l'extrême droite de la colonne franco-pontificale, sont entrés à Monte Rotondo, dans la matinée du 4 novembre, et y ont été accueillis par la population aux cris de : *Vive Pie IX ! Vive la France !*

Le même journal porte de 50 à 60 hommes la perte des troupes françaises, morts ou blessés, et fait observer que la perte serait peut-être un peu plus forte du côté des troupes pontificales.

Le *Moniteur du soir* confirme, dans les termes suivants, la participation de l'armée française à la journée de Mentana :

« Le ministre de la guerre a reçu jusqu'ici aucun rapport officiel détaillé sur l'affaire de Mentana. »

« Il a seulement été informé, par une dépêche datée de Rome, le 5 novembre, qu'une colonne de 5,000 hommes était sortie le jour même pour aller attaquer les garibaldiens. Le général Polhes commandait 5 bataillons français, les troupes pontificales étaient sous les ordres du général Kenzler, pro-ministre des armes. »

« A 11 heures du soir, cet officier général annonçait que la colonne principale, qui avait marché par la Via-Montana, avait refoulé l'ennemi sur le village fortifié de Mentana, après un combat sanglant de 4 heures auquel avaient pris part les bataillons français. »

Cette même note est reproduite dans le bulletin du *Moniteur* d'aujourd'hui.

Nous résumons maintenant vos toutes réserves le récit des feuilles de Florence :

« Le *Corriere Italiano* confirme ce qui a été dit d'une démarche faite auprès de Garibaldi par les députés Crispi, Corti et Sineo et autres de ses amis, qui s'étaient rendus auprès de lui, à Monte Rotondo, afin de le dissuader de sa résolution de combattre à outrance : « Mais il est resté inébranlable, il voulait effectuer sa jonction avec Nicotera, et, en même temps, se rapprocher des troupes italiennes dans l'espoir de trouver en elles des auxiliaires, en cas de besoin. » D'après la version du *Corriere*, qu'il tient d'un officier des volontaires, acteur dans cette sanglante journée, les volontaires se sont débattus, en partie, dès le premier choc : « Les braves restés à leur poste ont opposé une résistance vraiment héroïque; je n'ai plus été un combat régulier avec des armes à feu, mais une lutte désespérée corps à corps. »

Le récit de l'*Opinione* a pour auteur également un volontaire garibaldien : il voudrait qu'on appellât la journée du 3, la bataille des Thermopyles italiennes. « Nous n'étions que 8,000, écrit-il, et nous avons été attaqués par 12,000 hommes ! Le général Garibaldi, grand toujours, sublime aujourd'hui, avait ordonné une marche de flanc de Monte Rotondo à Tivolo, où était Banciam pour atteindre les Abruzzes. Notre arrière-garde a été attaquée à mi-chemin. Le colonel Mes-sori, avec deux compagnies seulement,

« a soutenu le premier choc. Mais les troupes pontificales mêlées aux troupes impériales, qui venaient de débarquer à Civita-Vecchia et commandées par de nouveaux officiers venus de Paris, il y a trois jours, nous ont aussi attaqués de flanc. »

« Alors commença le feu et la lutte fut acharnée sur toute la ligne. Le combat dura de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Le carnage a été grand, la bataille terrible; on en est venu à l'arme blanche, à la lutte corps à corps. »

« Nos pertes ont été grandes et celles de l'ennemi plus grandes encore; dans plusieurs rencontres nous avons vaincu; mais nos arctoirs n'étaient que trop semblables à celles de Pyrrhus ! »

En regard des informations qui précèdent, nous mettons la correspondance suivante adressée à la *Patrie* :

Nous avons reçu ce soir quelques détails rapides sur la prise de Monte Rotondo, dont vous êtes certainement instruit, quoique les fils télégraphiques de l'Etat pontifical soient tous coupés.

Cette fois, la victoire gagnée sous les murs de cette place n'est point sans valeur et sans conséquence comme celle pompeusement annoncée par le chef des chemises rouges il y a dix jours. Près de deux mille prisonniers, huit cents morts et blessés, deux batteries d'artillerie et la désorganisation de l'armée garibaldienne, voilà les résultats de cette affaire, qui n'a coûté que deux cents hommes aux troupes françaises et pontificales.

C'est à une heure de l'après-midi, que la brigade du corps expéditionnaire, commandée par le général Polhes, et composée de trois bataillons d'infanterie de ligne et d'une batterie, arriva près de Mentana en compagnie de la brigade pontificale, commandée par le général de Courten et composé de trois bataillons, d'un escadron et demi de dragons et d'une batterie de campagne.

Mentana est un bourg peu distant de Monte Rotondo et entouré de bois épais; c'est là que s'était posté le gros des chemises rouges; dix mille hommes environ.

Les forces alliées, assaillies à leur arrivée sur la lisière des bois par un feu serré de tirailleurs, prirent aussitôt leurs dispositions et poussèrent l'ennemi pas à pas jusque dans les retranchements de Mentana. Alors les deux brigades établirent habilement leurs batteries, réduisirent au silence les sections d'artillerie des garibaldiens, et quand elles crurent s'aper-

cevoir que les chemises rouges étaient démoralisés, l'assaut fut ordonné et la place enlevée en un clin d'œil.

Cela se passait à la tombée de la nuit. Le matin, la brigade française se dirigea vers Monte Rotondo en obliquant à gauche de Mentana, tandis que la brigade pontificale suivait la route Numentana pour prendre les chemises rouges entre deux feux; mais ceux-ci n'attendirent pas l'attaque : à peine eurent-ils aperçu les troupes alliées qu'ils se débattèrent en hâte du côté de la frontière, vers Nerola, en jetant leurs armes pour courir avec plus de facilité.

Le désordre était si grand, que les fameux héros se buttaient les uns contre les autres en poussant des cris de poules effrayées; la plupart de ceux qu'on prit, on les ramassa par terre, et il s'en fallut de cinq minutes que Garibaldi ne tombât avec ses fils et tout son état-major au pouvoir des franco-papalins. Le célèbre condottiere s'est enfui de toute la vitesse de son cheval par la via Solaria, et ne s'est arrêté, dit-on, qu'à Corse.

Nos soldats ont fait leur partie dans cette affaire avec une fureur remarquable, et se sont admirablement servis de leurs nouveaux fusils. Viennent maintenant des complications plus graves, et je vous assure qu'ils marcheront avec autant d'entrain, autant de gaieté, que s'ils allaient simplement au camp de Châlons.

Les pertes des troupes alliées, je vous l'ai dit, sont heureusement légères; elles ne dépassent pas deux cents hommes, dont quatre officiers français, quatre officiers pontificaux blessés, et un officier pontifical tué, M. le capitaine De Veaux. Au reste, je ne vous donne ici que des chiffres approximatifs, vous le comprenez; demain et après-demain nous aurons des documents officiels plus précis.

Les habitants de Monte Rotondo, que Garibaldi avait cru devoir taxer rigoureusement parce qu'ils témoignèrent quelque attachement au Saint-Siège, ont accueilli aux cris de *Viva Pio IX ! Viva la Francia !* le premier régiment français qu'ils ont vu entrer dans leurs murs.

L'armée garibaldienne atteignait un effectif de près de seize mille hommes, mais un dixième de ces forces appartenait à l'armée italienne, ainsi que la plupart des officiers et l'artillerie; tous ces gens portaient la chemise rouge, s'entend, mais l'habit ne fait pas le moine, et le loup se reconnaît toujours sous la peau du renard.

La déroute de Monte Rotondo brise à jamais la trame garibaldienne. Déjà, samedi dernier, Nicotera avait évacué Vel-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 10 NOVEMBRE 1867.

LA CHASSE AU RUBAN

CHAPITRE I.

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE
AVEC MON HÉROS.

Dans un petit hôtel de la rue de la Ville-Évêque, un vieux domestique à cheveux blancs se promenait avec agitation.

Le passant attardé eût pu voir, de temps en temps, sa figure soucieuse se coller aux fenêtres d'une chambre du premier étage et son regard inquiet interroger la rue déserte; après quelques secondes d'examen il laissait retomber, d'un air découragé, les rideaux algériens qui luttaient avec peine contre la froide humidité d'une nuit d'avril, et revenait, pour la vingtième fois, consulter la pendule de bois finement

feuilé, dont le cadran marquait une heure du matin.

Sa main, que l'inquiétude, plus encore que l'âge, agitait d'un tremblement nerveux, saisissant alors les pincettes, rétablissait la symétrie savante d'un bon feu qui brûlait dans l'âtre. « Ou peut-il être encore ? se disait-il à demi-voix. Une heure déjà ! Sortir à pied par un temps pareil, à peine convalescent ! c'est aller chercher la mort... au lieu de rester là tranquillement à tisonner comme il aimait tant à le faire autrefois. Ce soir, quand je lui ai donné son chapeau, j'ai dans ses yeux le reflet de cette idée fixe qui lui a déjà joué plus d'un mauvais tour. Vraiment cela passe toute raison !... Mais que puis-je lui dire ? pour qu'il me réponde encore, comme hier : « Te voilà devenu bien trembleur, mon pauvre Dubois. C'est un métier qui ne te va pas ; il te faudrait, pour avoir la physiologie de l'emploi, commencer d'abord par effacer ces deux balafres qui sont que ton front ressemble à un champ labouré. » Il me semble cependant que, si l'on n'a pas peur pour soi-même, il est bien permis de trembler pour les autres ! »

Et, pour mieux accentuer sa phrase, Dubois donne dans les tisons un furieux coup de pincettes qui détruit en un clin-d'œil les hardis échafaudages, fruit de ses lentes combinaisons.

Mais avant qu'il n'ait eu le temps de réparer sa maladresse involontaire, son oreille, toujours au guet, a saisi dans la rue le bruit lointain d'une voiture qui s'approche rapidement et s'arrête à la porte.

Le timbre a retenti, la lourde porte tourne sur ses gonds, puis se referme, un pas pressé résonne sur les marches de l'escalier. Dubois prend un flambeau et court recevoir son maître tant désiré.

A sa vue, un cri s'échappe de ses lèvres : « Monsieur Georges, est-ce bien vous ? Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ? Et certes l'étonnement du fidèle serviteur était bien légitimement motivé.

Son maître se présente à lui ruisselant d'eau des pieds à la tête, les cheveux collés aux tempes, couvrant les yeux, et privé du chapeau qui doit les garantir. A chaque pas qu'il fait, on entend clapoter dans ses bottes l'eau dont elles sont pleines.

Et cependant, malgré tout cela, malgré le tremblement de fièvre qui fait entrechoquer ses dents, malgré le frisson qui parcourt tout son corps, le visage du jeune homme exprime une intime satisfaction.

Il écarte doucement le vieillard que la stupéfaction semble avoir cloué à sa place, et, faisant rouler un fauteuil près de la cheminée, s'assoit au coin du feu.

Mais avant de continuer, cher lecteur, et pour vous faire mieux comprendre la

suite de ce récit, il nous faut le reprendre d'un peu plus haut.

Trois ans auparavant, en 1858 par conséquent, Georges Montbrun allait atteindre sa vingt-septième année. Maître d'une grande fortune, libre de ses actions, bien fait et doué des qualités qui plaisent dans le monde, il eût pu trouver facilement une jeune et charmante femme qui vint compléter un bonheur que tant d'autres cherchent en vain. Mais il aimait sans doute son indépendance; presque toujours rêveur et dédaigneux des succès dont les jeunes gens se montrent d'habitude si désireux et si fiers, il n'apportait dans les salons, au Bois, à l'Opéra, partout enfin, qu'un visage pensif et distrait.

Longtemps on crût à un amour mystérieux; mais le plus discret se laisse tous jours deviner tôt ou tard. Comment éteindre dans nos yeux ces reflets d'un bonheur partagé, ou comment étouffer à temps les soupirs d'un amour malheureux ?

Montbrun, tout au contraire, aimable et reconnaissant des avances qu'on lui faisait, savait, à l'occasion, mieux que personne trouver le mot qui flattait; sa voix, bien timbrée, avait parfois de ces accents qui charment et font rêver; son regard, frangé de longs cils noirs, se reposait à certaines heures avec plaisir sur un frais visage de vingt ans; mais l'instant d'après ce regard se perdait dans l'espace et cette

voix distraite ne savait plus donner la réplique dans ce concert de voix émuës. Certes, si Georges eût été, comme tant d'autres, un de ces cavaliers inoffensifs qu'une jeune femme rencontre aujourd'hui dans un bal et qu'elle aura oublié demain, que la nostalgie du cigare tourmente, quand ils ont passé deux ou trois heures dans un salon comme il faut où de charmantes femmes sont à peine comptées par eux comme compensation, un de ces causeurs ingénus dont la gamme commence à la pluie et finit au beau temps, le monde eût pris facilement son parti de cette demi-indifférence et bien vite eût porté son intérêt ailleurs.

Mais Montbrun, je vous l'ai dit, avait vingt-sept ans, il était grand, bien fait, les regards de ses beaux yeux noirs étaient francs et pleins de flamme; sa conversation, qu'elle fût sérieuse ou folâtre, était toujours attrayante et distinguée; elle pouvait impunément s'attaquer aux sujets les plus graves ou s'égayer sur les futilités du jour; son timbre, doux, harmonieux, caressait agréablement l'oreille; ses yeux savaient si bien aussi souligner les mots d'une phrase habilement construite ! et puis enfin... il dansait à ravir !...

Voilà, pensez-vous sans doute, un bien mince mérite après des qualités réelles. Peut-être avez-vous raison, et pour